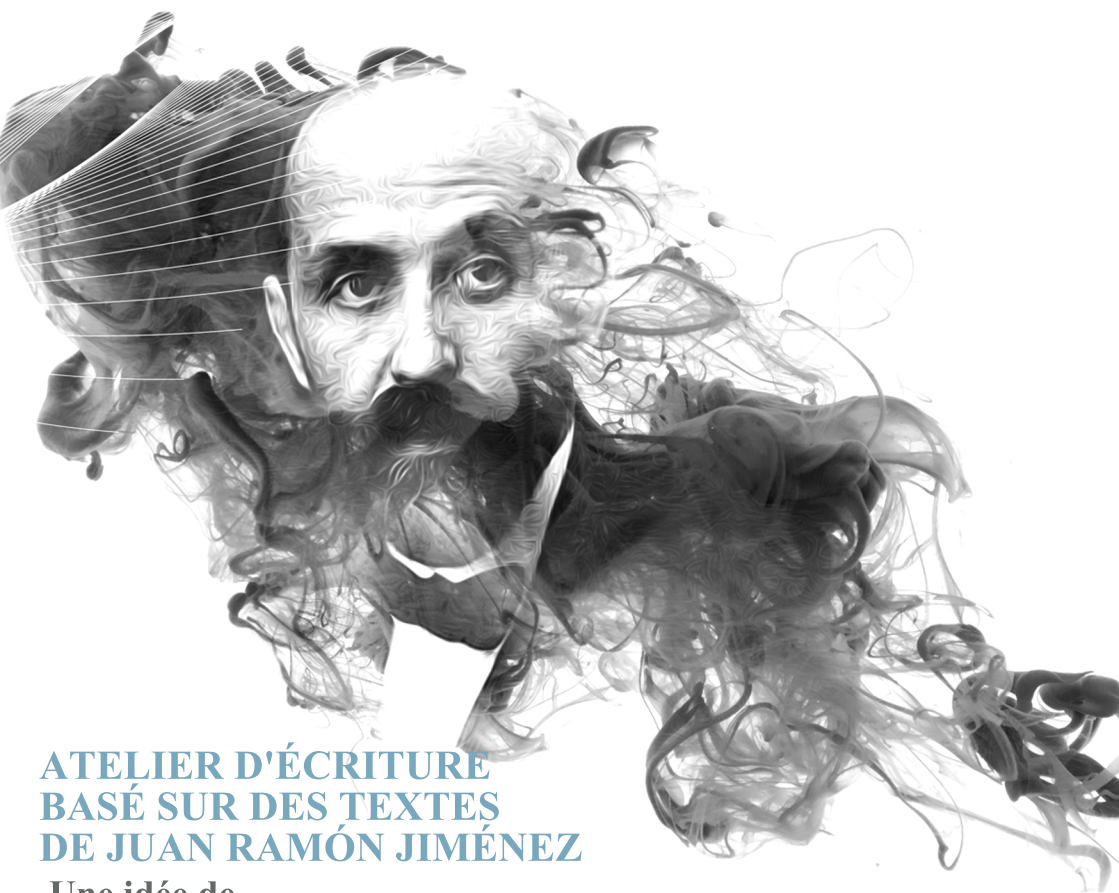


ECOS JUANRAMONIANOS

DIÁLOGOS, RESONANCIAS, COLLAGES LITERARIOS
Y OTRAS CARTOGRAFÍAS PERSONALES



ATELIER D'ÉCRITURE
BASÉ SUR DES TEXTES
DE JUAN RAMÓN JIMÉNEZ

Une idée de
Daniel LECLER

 **Université
Gustave Eiffel**

Master mention Arts, Lettres, Civilisation
Mondes hispanophones
Écritures, Cultures, Créations

ECOS JUANRAMONIANOS

DIÁLOGOS, RESONANCIAS, *COLLAGES* LITERARIOS
Y OTRAS CARTOGRAFÍAS PERSONALES

ATELIER D'ÉCRITURE

BASÉ SUR DES TEXTES DE JUAN RAMÓN JIMÉNEZ

Une idée de Daniel LECLER



 **Université
Gustave Eiffel**

ECOS JUANRAMONIANOS

DIÁLOGOS, RESONANCIAS, *COLLAGES* LITERARIOS
Y OTRAS CARTOGRAFÍAS PERSONALES

ATELIER D'ÉCRITURE

BASÉ SUR DES TEXTES DE JUAN RAMÓN JIMÉNEZ



Master mention Arts, Lettres, Civilisation
Mondes hispanophones- Écritures, Cultures, Créations
2020/21

Littérature Espagne XX-XXI°:
«Juan Ramón Jiménez: verso y prosa»
Professeur Daniel LECLER

© Les auteurs des textes:

Acedo, Antonio.

Furnari, Aurore.

García Rivera, Mauricio A.

González Rodenas, Victoria.

Schuber, Aurore.

Université Gustave Eiffel

Master mention Arts, Lettres, Civilisation

Mondes hispanophones- Écritures, Cultures, Créations

Avril 2021

Littérature Espagne XX-XXI°:

« Juan Ramón Jiménez: verso y prosa »

Professeur Daniel LECLER

ÍNDICE

Préambule/Preámbulo por Daniel Lecler

Aurore Furnari

Aurore Schuber

Mauricio A. García Rivera

Victoria Paz González Rodenas

Antonio Acedo



Préambule

Les textes qui vous sont offerts ici ont été écrits par les étudiants du Master Arts Lettres et Civilisation (Mondes Hispanophones). Ils entretiennent un lien étroit avec le séminaire de Master 2 intitulé « *Juan Ramón Jiménez : verso y prosa* » car ils ont été pensés comme une prolongation créative des réflexions partagées au cours dudit séminaire tout au long du second semestre.

Je tiens à remercier chaleureusement l'ensemble des étudiants pour leur investissement personnel et collectif ; tout particulièrement Antonio Acedo García de l'université de Séville, université partenaire, qui a réalisé la mise en page de ce recueil de textes.

Nous espérons que sa lecture vous procurera autant de plaisir que celui que nous avons éprouvé à concevoir ce volume.

Daniel Lecler



Preámbulo

Los textos que se ofrecen aquí fueron escritos por los estudiantes del Máster *Arts Lettres et Civilisations (Mondes Hispanophones)*. Se relacionan íntimamente con el seminario del Máster 2 titulado “Juan Ramón: verso y prosa” porque fueron pensados como una verdadera prolongación creativa de las reflexiones que fueron las nuestras a lo largo de este seminario que ocupó el segundo semestre. Quiero agradecer a los estudiantes por su compromiso personal y colectivo y en particular a Antonio Acedo García de la universidad de Sevilla, universidad asociada, por la concepción de esta antología.

Esperamos que su lectura os procure tanto placer como el que sentimos al concebir el volumen.

Daniel Lecler

Aurore Furnari

I

“Vestido de luto, con mi barba nazarena y mi breve sombrero”
vagabundo por la ciudad, por las calles
y me pierdo por las banalidades del espacio.
De repente, “delante está el campo,
ya verde” y sinónimo de belleza y de frescura.
El tiempo corre mientras me dejo hipnotizar por la tranquilidad
del lugar.
“La noche cae, brumosa ya, y morada.”
Estoy atrapado, moverme es imposible,
el “camino sube, lleno de sombras,
de cansancio y de anhelo.”
No hay vuelta atrás,
estoy como anestesiado por la sencillez que representa la
magnificencia de la Tierra.

II

“La luna viene con nosotros, grande, redonda, pura,” iluminando de blanco el vasto bosque. Yo ahí, me siento invadido por un violento escalofrío mientras vagabundo por la noche. Entre “los prados soñolientos, se ven, vagamente, no sé qué” animales: un camaleón, un traidor como Judas que engaña por sus diferentes apariencias, me observa fijamente. Si tuvieras la oportunidad de ver uno, entenderías. “¡No te asustes, hombre!” Que no es tan peligroso como parece. “¿Qué te pasa ? Vamos quietecito...” La cuadra está cerca, nos falta poco. “Por el tragaluz, que trae el irisado tesoro del zenit, me voy un momento, rayo de sol arriba, al cielo, desde aquel idilio. Luego,” despiertan las flores, como nuevas, llenas de frescura. “La mirada que dejó atrás, por la callejilla, cuando se lo llevaron, sigue agujereando mi corazón como” si fuera víctima de un par de rosas habitadas por el dolor de un amor perdido.

III

"Contigo voy conmigo,"
y juntos vamos con ella.
"Vida, preciosa vida
con el sol la aurora!"
Viva y fresca,
la espero y ella me espera.
"Yo vine allí libre
y estoy preso en este aquí",
largo lago de dudas,
acumulación de preguntas,
y perdido en el mundo estoy.
"He llegado a una tierra de llegada."
Llegué, pero no es el lugar donde quería llegar.
"Porque eres espejo de mi mismo,"
lo que quiero ocultar,
lo que siempre de mi sombra se apodera.
"Las manos que son las hojas
se despiden y se caen."
Con ellas me llevan,
torbellino de sensación y de confusión.
La luz está clara,
y ahí te vuelvo a encontrar.
Contigo voy conmigo,
y juntos vamos con ella.

IV

Chère Mnémosyne,

Cela fait bien longtemps que nous ne nous sommes pas écrit, tant de temps sans pouvoir échanger avec toi mes diverses interrogations et réflexions. Je décide de t'écrire pour te faire part d'un sujet de réflexion qui occupe mes pensées depuis maintenant deux années, celui de la mémoire. Je sais qu'il te sera familier, je n'en doute pas, j'ai cru comprendre que ce sujet t'avait autrefois intéressé. Aujourd'hui, c'est moi qui ait été interpellée, ce sujet de la mémoire a suscité en moi de nombreux questionnements et m'a volé de considérables heures d'étude et de recherches. J'ai longtemps cherché à percer le mystère que représente le passé pour nous, ce temps lointain, mais tout de même proche qui constitue en grande partie la mémoire. L'étude de nombreux ouvrages historiques et théoriques m'a permis de comprendre davantage l'importance du passé pour nos sociétés actuelles et la manière dont il s'impose à elles comme un de leurs piliers fondateurs. De même, j'ai pu mesurer la valeur qu'il confère à la culture et à l'identité d'un État. Cependant, je fus fort surprise de constater a posteriori le pouvoir qu'ont certains textes littéraires qui eux aussi, reflètent de profondes thématiques sur le passé, sur la mémoire.

Formée à partir de souvenirs, d'événements passés, la mémoire s'impose comme instrument de l'histoire et de nos sociétés. Un certain Maurice Halbwachs expliquait la formation de la mémoire

par le rassemblement d'une multitude de mémoires individuelles, les souvenirs de chaque individu se complétant pour ainsi constituer la mémoire collective d'un groupe plus large de personnes. J'ignore depuis quel point de vue tu as auparavant considéré cette question de la mémoire. Pour ma part, elle a émergé au moment d'étudier un cas concret : la dernière dictature militaire en Argentine. De 1976 jusqu'en 1983, l'Argentine fut victime d'une dictature actrice d'un système répressif violent et systématique organisant la disparition forcée de personnes ainsi que l'appropriation d'enfants volés ou nés en captivité. Lorsque le régime démocratique fut remis en place, la société s'empessa d'organiser un travail de mémoire afin de récupérer l'histoire passée et d'établir une mémoire commune.

J'ai donc initialement étudié la question à partir d'un point de vue historique, civilisationniste. Cependant, j'ai été confrontée dernièrement à certains textes littéraires, poétiques, dans lesquels il est possible de trouver la thématique du passé, de la mémoire. A ma grande surprise, j'ai été touchée par les poèmes d'un auteur espagnol se nommant Juan Ramón Jiménez. Connais-tu ce poète ? Me concernant, je le connaissais mais pas assez pour m'imaginer qu'il était l'auteur de ces beaux poèmes. Laisse-moi te faire part de mes études et de mes réflexions de ces quelques poèmes que j'ai pu lire et à travers lesquels j'ai pu apercevoir des jonctions entre mes recherches en histoire et ces textes littéraires. Un des éléments qui revient fréquemment dans certains de ses poèmes est celui de l'eau. Dans des textes comme "Aljibe", "Recuerdos" ou encore "Por un vaso de agua", l'eau est une thématique récurrente qui semble porter un sens bien plus fort

qu'une simple substance liquide essentielle à la vie. En effet, elle reste indéniablement vitale, mais elle s'installe comme un des composants majeurs de la mémoire, les souvenirs. Qu'elle soit récupérée dans une citerne, le contenu d'un verre ou un fleuve, l'eau continue de représenter des souvenirs dans ces trois poèmes. Elle acquiert un caractère sacré, comme un trésor, qui rappelle la nécessité irréfutable des souvenirs pour la construction de la mémoire, et ainsi de l'Histoire.

Comprendre la relation entre eau et souvenirs m'a aidée à faire émerger une nouvelle réflexion autour de l'importance de l'invisible pour le visible. Dans le poème "Aljibe", Juan Ramón Jiménez évoque la présence d'une citerne située sous terre et remplie d'eau, remplie donc de souvenirs. Je pense que comme moi, tu aurais été frappée par le sentiment de nostalgie que l'on peut ressentir au moment de lire ce poème, dès la première lecture c'est la chose qui m'a le plus marquée. Suite à diverses lectures et interprétations, j'ai commencé à m'interroger sur l'importance de ce qui ne se voyait pas, c'est-à-dire cette citerne de souvenirs enfouie et invisible, a-t-elle des répercussions sur ceux qui se situent au-dessus ? J'imagine que tu n'en doutes pas, la réponse est bel et bien oui, l'invisible a des répercussions sur le visible, et même bien plus: les deux espaces sont en lien, ils fonctionnent ensemble, je dirais même qu'ils se complètent. Ainsi, l'invisible serait le passé, le visible serait le présent, et ces souvenirs localisés sous terre, sous nos villes et sociétés, représenteraient de réels piliers, de vraies bases pour notre vie en communauté. En effet, chaque société s'appuie sur la mémoire des souvenirs et événements passés pour bâtir le présent et envisager son futur.

C'est bien ce schéma qui fut mis en place en Argentine suite aux atrocités du régime dictatorial, mais pas uniquement, c'est un schéma qui se répète pratiquement dans toutes les sociétés du monde. Les espaces visibles que représentent nos sociétés se tiennent sur une multitude de souvenirs, de faits passés, qui semblent se métamorphoser pour devenir l'Histoire avec un grand H.

Le poème intitulé "Recuerdos", a suscité en moi une autre réflexion concernant la mémoire, dont je tiens à t'exposer les liens qu'elle entretient avec cette dernière. Tu n'es pas sans savoir que le mot recuerdos signifie "souvenirs" en espagnol. Ainsi, dès le titre du poème, Juan Ramón Jiménez met l'accent sur la nécessité d'aller chercher dans le passé, de ne pas oublier. Dans le cas de l'Argentine et du travail de mémoire réalisé, j'avais précédemment été confrontée à une thématique qui semble si inconciliable avec la mémoire et qui pourtant lui est étroitement associée, il s'agit de l'oubli. Il en est de même dans le poème "Por un vaso de agua", la mémoire et l'oubli se complètent, les deux thématiques laissent apparaître une volonté de ne rien laisser disparaître pour que rien ne sombre dans l'oubli. Néanmoins, il ne nous est point possible de nous souvenir de tout, il faut oublier certaines choses pour se souvenir d'autres.

Pour comprendre davantage ce fait, je suis parvenue à l'illustrer en m'imaginant un fleuve dans lequel l'eau défile, comme défilerait le temps, et qui contiendrait nos souvenirs. Chaque individu posséderait son fleuve personnel dans lequel seraient enfouis tous ses souvenirs, certains plus profonds que d'autres, certains plus accessibles. Face à ce courant de souvenirs, chacun

aurait la possibilité de repêcher, de récupérer divers souvenirs du passé afin d'éviter qu'ils continuent de se laisser emporter par l'eau et qu'ils finissent par glisser dans l'oubli à tout jamais. C'est pour cette raison que j'évoque cette impossibilité de nous souvenir de tout ce que nous avons vécu, il s'agit de souvenirs inatteignables qui ont fini par disparaître pour laisser place à d'autres.

Comme toi, comme moi et comme chaque individu dans ce monde, nous oublions, mais en réalité cela est nécessaire pour établir une mémoire. Toute mémoire de tout individu, contribue à l'élaboration d'une mémoire collective à grande échelle. En Argentine, le travail de mémoire autour de la dictature a permis de rassembler la totalité de la population autour d'un récit historique commun, une mémoire collective qui s'installe comme base de la société démocratique. Cette mémoire perdue dans un cycle infini, elle est constamment transmise et construit indéfiniment le futur. Elle ne bénéficie pas seulement au récit national historique, mais elle s'implante au sein de la culture, des traditions, elle aboutit même à la construction de l'identité individuelle et nationale. Chaque pays possède sa mémoire, elle va façonner une identité propre à chaque État en fonction de ses expériences passées, le passé devient alors quelque chose d'irremplaçable. Comme l'évoque Juan Ramón Jiménez dans son poème "Cada hombre lo empieza", le passé ne peut pas passer car il s'installe dans la mémoire de chaque individu, il est toujours en nous. Cette idée m'a permis de concevoir le passé comme une réalité figée, conservée et transmise afin de devenir une relique historique.

Chère Mnémosyne, j'aurais tant aimé échanger autour de ce sujet avec toi de vive voix, je sais que ce n'est que partie remise. J'attends avec impatience une de tes lettres, je me réjouis d'avance de te lire et d'avoir ton avis concernant ce sujet si enrichissant qu'est la mémoire.

Je t'invite à découvrir les textes et poèmes de Juan Ramón Jiménez, il est sûr que ses écrits cachent davantage de thématiques intéressantes.

Porte-toi bien chère amie,
Au plaisir de te lire,

Ton amie,
Léthé.

Aurore Schuber

I

“Vestido de luto, con mi barba nazarena y mi breve sombrero”
Lentamente escribo en el polvo
las imágenes del pasado

“Delante está el campo, ya verde”
Siento tu presencia
caminas a mi lado

“La noche cae, brumosa ya y morada”
Brutalmente se desnuda el sueño

“El camino sube, lleno de sombras, de cansancio y de anhelo.”
Aquí estás, para siempre.

II EL DOBLE

“La luna viene con nosotros,
grande, redonda, pura”
Un escalofrió nos recorre la piel
Caminas delante
“En los prados soñolientos se ven, vagamente, no sé qué”
luciérnagas cual mimosas dormideras
aplastadas por nuestros pasos verdimalvas
irradiar antes de expirar
la tierra húmeda, el musgo suave, la hierba fina que cosquillea a
los viejos árboles descortezados
pronto ya no dominarán en la cuadra
dejarán este Edén en la oscuridad
“Si tú vinieras” a mi lado
verías que preferiría ir atrás para
volver a vestir los árboles fríos
usando el barro que está a nuestros pies
como solía hacerlo de niño
cuando los demás arrancaban
la piel de aquel árbol
en el patio del recreo
No nos conocíamos en aquel entonces
Ahora atascado en mi propio templo
silencioso y dividido
consigues arrastrarme hacia la sombra de tus pasos ondeantes

“¡No te asustes, hombre!” me dices en un murmurio, cual Judas
Veo acercarse tus manos fundidas
burbujean alegres
como terrones de azúcar derretidos por una llama
se desparraman despacio, se diluyen en mi sangre penetrando
por la piel, fluyen ilegalmente
y queman mis sueños amarilleados
en un grito que no logro expulsar
“¿Qué te pasa? Vamos quietecito...” susurras insistiendo
Cierro los ojos. Recuerdo
aquel árbol sepia
que
intentaba
curar
y que
no pude
salvar
a causa
de esa vieja bruja
que
me sorprendió
y me castigó
creyendo que
lo dañaba
“Por el tragaluz, que trae el irisado tesoro del cenit,
me voy un momento
Rayo de sol arriba, al cielo, desde aquel idilio
Luego,” una luciérnaga,

que ha conseguido escapar de tu plan ideado,
trepa por el tronco de aquel árbol
pero ya es tarde
lo cortan y llevan también la luciérnaga
quedan sólo las raíces cual un estrado
ahora los niños se disputan celosamente
ese oscuro objeto del deseo
para encaramarse y asentar su imperio
al resto de este pequeño mundo
remedando a papá
olvidando para siempre que antes había un árbol
al que no pude decir adiós
y al que pisotean los restos.
¿Terminaron en cenizas mis sueños?
Quizás sea mejor porque
“la mirada que dejó atrás
por la callejilla
cuando se lo llevaron,
sigue agujereando mi corazón como”
tus manos mi mente.

III

“He llegado a una tierra de llegada.”

pensaba

a la orilla del día

todavía brumoso

“¡Vida, preciosa vida
con el sol de la aurora!”

Iluminado el sendero

Verdes las praderas

“Contigo voy conmigo”

Ando en paz

“porque eres espejo de mi mismo”

El mundo nos pertenece

De repente, un manto nos envuelve

“Las manos que son las hojas
se despiden y se caen.”

Alucinado el cielo

Se pierde en los árboles

Tu cuerpo

Ahora cenizas

En el camino bordado

de flores malvas

“Yo vine allí libre
y estoy preso en este aquí”

Mauricio A. García Rivera

I

“Vestido de luto, con mi barba nazarena y mi breve sombrero,” me asomo a la avenida solitaria. “El camino sube, lleno de sombras, de cansancio y de anhelo.” La marea, lejana, también sube; lame la orilla salitrosa de la playa y los granos minúsculos de arena se desplazan. “La noche cae, brumosa ya y morada.” Más tarde la claridad habrá de romper la cristalina penumbra. Pienso que esta hora no se sujeta a ningún orden humano; esta hora le pertenece al mar y al silencio.

II

“La luna viene con nosotros grande, redonda, pura.” Veníamos saliendo del templo y era noche de San Judas. La celebración se extendía por toda la cuadra. También estaba así la luna cuando emprendimos la excursión noctívaga al volcán Popocatepetl. “En los prados soñolientos se veía, vagamente, no sé qué” destellos. “Si tú vinieras” ahora, conociéndote, disfrutarías la vista de los faroles verdes, colgando de los puestecillos que se extienden hasta el final de la calle. “¡No te asustes, hombre!,” me dijiste esa noche al pie del Popocatepetl; pero no pude evitar sentir un escalofrío así como lo siento ahora. Tal vez sea el olor penetrante a cempazúchitl y tú te das cuenta que preferiría estar de vuelta en Puebla, en nuestro cuarto infestado de hormigas. “¿Qué te pasa?, vamos despacio;” te digo aunque dirigirte esta pregunta resalta tu ausencia. “Por el tragaluz, que trae el irisado tesoro de cenit, me voy un momento, rayo de sol arriba, al cielo, desde aquel idilio, luego” se va a venir la noche y esa calle va a ser una escena de espantos; qué curioso que lo conciba así siendo ésta noche santa. Tú me verías, si estuvieras aquí, desde la puerta del templo y dirías: “La mirada que dejó atrás por la callejilla cuando se lo llevaron sigue agujereando mi corazón como” si fuera la noche que pasamos al resguardo del volcán Popocatepetl.

III

“¡Vida, preciosa vida
con el sol de la aurora!”
viene contigo la lucidez
más nítida que nunca
“Yo vine allí libre
y estoy preso en este aquí;”
y en este prolongado ahora
que no es ya una condena
sino realidad a todas horas

“Las manos que son las hojas
se despiden y se caen.”
de unos árboles tristes
prevalece sin embargo el respiro
oponiéndose a la ruina
y tu cálido recuerdo
como en noche de adviento
cercano

“Contigo voy conmigo”
Si acaso sirve de algo mi presencia
“He llegado a una tierra de llegada.”
Sin haber planeado el recorrido
“porque eres espejo de mi mismo”
He sido incapaz de evitarte
Aunque en evadirte recaigan todos mis esfuerzo

IV
CAVILACIONES NOCTURNAS
DE UN DÍA 1 DE NOVIEMBRE

Rébsamen fue el primero que percibió la presencia innegable de mi abuela. Se quedó observando el comal donde calentábamos las tortillas de maíz y dejábamos que se inflaran y luego husmeó el trapo en que las envolvimos para que no se enfriaran. Rébsamen convivió con mi abuela sus últimos años hasta que a mi abuela no le quedó más vida y expiró en un último estertor matutino una mañana de San Isidro, abogado de los agricultores. Por eso Rébsamen se acercó al altar y se quedó inmóvil. Yo conozco bien a Rébsamen. Entró a nuestra casa como un intruso: por la ventana pero nos gustó y le gustamos, así que se quedó. Lo que me gusta de él y, en general, de los gatos, es su habilidad innata para la introspección, facultad que yo también me precio de poseer. El altar de muertos tenía en la base una alfombra amarilla de flores de cempazúchitl y en el centro estaba una olla humeante de tezmole de res. Madre dice que era el abuelo quien adoraba el tezmole de res. Mi abuela lo llamaba tezmole de bolas por los pequeños amasijos de masa de maíz que le adicionaba al caldo. Medito la posibilidad de que también se encuentre presente mi abuelo. De ser así, sería incapaz de reconocer los símbolos de su presencia pues nunca lo conocí y Rébsamen tampoco. También hemos dispuesto en el altar una taza de barro con un espumoso chocolate caliente batido con molinillo. Éste es para mi abuela. Calculo que Rébsamen permanecerá al pie del altar otra media hora. El parpadeo irregular de las veladoras interrumpe mi

lectura. Si hoy fuera un día como cualquier otro, tendría yo a Rébsamen sentado en mi regazo. A veces le leo fragmentos de mis libros y él escucha. Disfruta particularmente de la lectura de Platero y yo, quizás identifique un vínculo secreto entre él mismo y el burro. Yo soy incapaz de notarlo pero le leo los fragmentos que suceden en un escenario nocturno. Rébsamen es un animal noctívago lo que quiere decir que se siente más cómodo cuando anochece. También le gusta un capítulo titulado “El aljibe”. Deduzco que le llama la atención las oscuras concavidades del recinto descrito, quisiera poder escalar sus húmedas paredes y beberse ese aire acuoso por la nariz como si fuera líquido. Yo vivo a orillas de un río. La ventana de la cocina da a un escarpado peñasco por cuya alejada sima discurren presurosas las aguas del río Ixhuatlán. Todos los alrededores son una maraña verde de árboles y hojas. Sé que Rébsamen ha nacido en medio de estos ignotos paisajes. Estoy seguro de ello porque para él no es ajena la oscuridad penetrante que se cuela por debajo de la puerta. Él la busca y se divierte con ella y si la oscuridad no llega, él la llama desde uno de los alféizares; se sienta a esperarla sentado próximo a la estufa. Cuando vivía mi abuela, si preparaba atún a la vizcaína, le obsequiaba a Rébsamen una cuantiosa porción de atún. Pero Rébsamen no le tenía aprecio a mi abuela no sólo por haberlo alimentado sino porque mi abuela también ofrecía una visión del mundo. En esto, ella y Rébsamen mantenían una relación recíproca que yo no he podido igualar. La relación que yo tengo con Rébsamen es unilateral. Mi abuela, en cambio, ofrecía generosamente su filosofía de vida a todo el mundo, ni siquiera discriminó a Rébsamen por no poder agradecerle con un

lenguaje articulado. Rébsamen nos mira extasiado cuando comenzamos los preparativos. Reconoce el olor de la caña, del carbón con el que encendemos el anafre; reconoce también la amplia palangana en la que calentamos el aceite, reconoce el vaporoso aroma del chile guajillo, elevándose hasta el techo y escapando como una fumarola por la ventana abierta hasta perderse en las inmediaciones del bosque. Sabe que ha llegado el día de ver nuevamente a la abuela. Yo también desearía entablar con ella un diálogo. Siempre hemos caminado juntos yo y Rébsamen. Él cierra los ojos, iluminados hace breves instantes por la luz cálida de los cirios. La llama titilante de las veladoras púrpuras, reminiscencias de la época de cuaresma, bailan alegremente y describen dibujos aleatorios en su atigrado pelaje. No sin cierta elegancia, se da la vuelta y deja el altar solo. Se arrincona en una de las esquinas, bajo los largos faldones de una cortina y se queda dormido. Yo no he detenido mi lectura ni un solo instante. Más tarde, cuando retiremos las calaveras de azúcar y reguemos con el agua los arbustos del traspatio, volverá Rébsamen a mi regazo y leeremos juntos las palabras de Juan Ramón Jiménez: “Nunca olvidaré, Platero, aquella noche”.

Victoria González Rodenas

I

“Vestido de luto, con mi barba nazarena y mi breve sombrero”

No ceso de preguntarme dónde está el campo ya verde,
que venía escribiendo en mis anhelos.

“El camino sube, lleno de sombras, de cansancio y de anhelo”

En un sin fin de infortunios

“La noche cae, brumosa ya y morada”
alimentando los recuerdos.

II

“La luna viene con nosotros grande, redonda, pura.”
Vemos el tuétano como busca
en los prados de páramo
“en los prados soñolientos
se veía, vagamente,
no sé qué,” no se quién,
quizás Judas.

“Si tú vinieras” ahora, a la cuadra,
bajo este cielo celeste,
“¡No te asustes, hombre!”
es solo el campo de alelías
“¿Qué te pasa?, vamos quietecito,”
que no te perturben los escalofríos.

“Por el tragaluz,
que trae el irisado tesoro de cenit,
me voy un momento,
rayo de sol arriba, al cielo,
desde aquel idilio, luego”
perdido desde este último encuentro
“La mirada que dejó atrás por la callejilla
cuando se lo llevaron
sigue agujereando mi corazón
como” el tuétano que deja vacía su presa.

III

“Yo vine allí libre
y estoy preso en este aquí;”
En este preludio de mortalidad,
ahogado por los vaivenes de la incertidumbre.
No podemos más que esperar a que las orquídeas crezcan
“Las manos que son las hojas
se despiden y se caen.”
Se marchitan silenciosamente, ante el arduo labrar,
el sol quema y como el heno seré alimento del ganado.
Aunque en esta corta estadía sé que no lo habremos
logrado,
habremos visto los amaneceres aferrados a nuestra vida.
Las tempestades no han cesado de llegar
quizá no veré el amanecer de otro día.

“¡Vida, preciosa vida
con el sol de la aurora!”
Los queltehues cantan al alba,
contemplando un nuevo día.
“He llegado a una tierra der llegada.”
Sin alegría, posando las pocas raíces que me quedan

“Contigo voy conmigo”
En paz y buscando el descanso,
Esperando la tala de este próximo invierno,
“porque eres espejo de mi mismo”
En donde busques tu encanto, empapado de voces
ahogadas,
reconstruyendo los andares de vidas pasadas.

IV ENTRAÑAS

¿Sabes?, ¿escuchas el agua correr?, algún día de estos bajaremos y te mostraré, tiempo atrás, los conocí. de niños corríamos y descubríamos.

En una tarde como esta, bajamos, las lluvias habían cesado.

La cera de la pequeña vela corría por mi mano.

No teníamos nada más con que iluminarnos y que la gran oscuridad nos absorbiera.

De pronto, sin darme cuenta, ahí mismo donde las tinieblas nos podían devorar, sentí la última gota de cera correr por mi mano, el único consuelo que teníamos era el cantar del agua indicándonos el camino.

Pensé, quise, lloré, sentí como si los muros tomaban todo el camino...

Ahí donde mis ojos me engañan tanto como los recuerdos cambian ahora, pensé y recuerdo ahora, cerré mis ojos y palpé agua, sentí como mi cuerpo acariciaba la fría piedra.

Recorrí como los otros tal cuales olas, arrastrándonos a ras del cimientto, agarrados a las entrañas de la ciudad, escurriendo nuestros cuerpos, la salida nos encontró, como la gravedad hace que nuestros cuerpos caigan, sentimos una salamandra caminar sobre el agua.

La luz nos encontró, volvimos a sentir nuestras manos, como las tuyas.

Recuerdo, que aquellos niños emprendieron su camino, tal como lo hace la gravedad, y el paso del tiempo.

Antonio Acedo

I

“Vestido de luto, con mi barba nazarena y mi breve sombrero” sueño el tiempo con un largo lamento de los recuerdos imaginados de todas las vidas posibles que fueron y pudieron ser. “Delante está el campo, ya verde,” de mi juventud, son los días que cruzaron una vida pasada junto a ti. Ahora “la noche cae, brumosa ya, morada” y triste para llenar de consuelo el desconsuelo, que no son olvido mis recuerdos sino un trozo de tiempo dilatado e infinito “de un camino que sube, lleno de sombras, de cansancio y de anhelo” hasta otra carne gastada de muerte y deseo.

II

“La luna viene con nosotros, grande, redonda, pura.” El grillo desmenuza en un escalofrío de tiempo el silencio de la noche pidiendo a gritos justicia, deseo y venganza como un Judas olvidado. “En los prados soñolientos se ve, vagamente, no sé qué” clase de esperanza acompañada de un rumor que alcanza la cuadra en la que descansan las crines de los caballos desgastados. “Si tú vinieras” de jugar con otro tiempo donde poder habitar con el deseo perdido, podrías imaginar otro nacimiento y otro destino. “¡No te asustes, hombre!” Solo se trata de tu recuerdo convertido en una sombra que se proyecta sobre la pared desmemoriada de sangre y olvido. “¿Qué te pasa?, vamos quietecito,” no temas más por la soledad de los vencidos que derraman su aura con desencanto “por el tragaluz, que trae el irisado tesoro del cénit.” Ahora “me voy un momento, rayo de sol arriba, al cielo, desde aquel idilio, luego” volveré a soñar con todo el camino recorrido, con la luz incandescente del paso del tiempo, con el olor de mi infancia y con el tacto de la carne hecha añicos. “La mirada que dejó atrás por la callejilla cuando se lo llevaron sigue agujereando mi corazón como” un afilado bisturí de plata hecho de memoria y sufrimiento que secciona la superficie de toda mi existencia, convertida, ahora sí, en un solo instante, quizás, en el infinito.

III

“He llegado a una tierra de llegada”
que es mar sin mar,
“contigo voy conmigo”
sin derramar ni silencio ni olvido
“las manos que son las hojas
se despiden y se caen,”
sueñan la derrota de todo lo vivido
como la sangre de un soldado,
como la carne de un herido
que imagina toda su vida
en el delirio de la batalla,
en la esperanza del renacido.

“Yo vine allí libre
y estoy preso en este aquí;”
como un rumor, como un silbido
que no es sueño ni realidad
solo un gesto de mi destino
“¡Vida, preciosa vida
con el sol de la aurora!”
en un paisaje infinito
traza un gesto inabarcable
“porque eres espejo de mi mismo”
en el deseo y en el recuerdo,
en la tierra donde encontraste tu cobijo.

IV COLLAGES LITERARIOS Y CARTOGRAFÍAS PERSONALES¹

INTRODUCCIÓN

Al principio del final todo fue lugar, *Espacio*, cobijo; después el recuerdo y el paso de los días; el fin del mundo, el tiempo todo lo cambia, todo lo inventa, todo lo transforma...

Quizá fuese por la pura *nostalgia* de los momentos vividos junto a Platero, quizá sea por el sueño que sigue añorando aquel niño que jugaba no sé en que tiempo pasado de calles empedradas y casas encaladas de melancolía, quizá por los ratos junto al Pino de la Corona. Quizá fuese por la efervescencia del amor imaginado junto a Zenobia. Quizá fue el gusto simbolista de un mar idealizado que convertía la sangre del río en un mar rosa y vencido para soñar con una aurora que convierte el cielo en oro. Sangre y oro, mar y cielo transforman y purifican el alma.

Quizá fuese por todo esto que puede ser el todo o la nada convertida en un viaje, en una ciudad y en un *Diario* que todo lo cambiaría.

¹ El título hace referencia a la elaboración de un álbum personal en el que se mezclan los collages literarios contruidos con textos inspirados en extractos de *Diario de un poeta recién casado* de Juan Ramón Jiménez, a lo que se le suman las fotografías antiguas de la ciudad de Nueva York fechadas en torno a 1916, año en el que JRJ escribió el libro. Se cierran estas cartografías personales inspiradas en la poética juanramoniana con un texto a modo de epílogo inspirado en el poema *Espacio*.

LA PROLONGACIÓN DEL PAISAJE

La prolongación del paisaje construye un nuevo mundo en el fin del mundo “Qué bienestar material!” Hemos sobrevivido al fin del mundo, a nuestro particular apocalipsis. Sí, todavía somos. “Parece que la sangre del cuerpo es el agua aquella que reflejaba el crepúsculo”, acaso no nos hemos convertidos en testigos que sólo hablan de tiempo, de los vestigios del olvido húmedo, de la soledad enfermiza que fue llanto eterno y toda la historia inventada, esa que fuimos nosotros ¿no lo recuerdas? subida y recorrido para agarrar el tiempo de dos personas convertidas en la penumbra de los recuerdos que se pierden. Siluetas de la sombra del pretérito oscuro y descubierto en el imposible lugar, en los restos de memoria sometida a la palabra y al gesto que fue momento compartido de amor y de guerras, de los cuerpos ingravidos en el olvido, pero que caen en el abismo abierto de la presencia y de la soledad del otro.

² Textos extraídos del poema CXXII de *Diario de un poeta recién casado*, titulado “Prolongación de paisaje”



Ilustración 1³

³ Inmigrantes ven la Estatua de la Libertad mientras entran en el puerto de Nueva York a bordo de un transatlántico en la década de 1910. (Foto de Edwin Levick / Getty Images)

LA CIUDAD Y EL CUERPO

“Es el cuerpo como una carne gloriosa que está esperando,” la ciudad se proyecta sobre el cuerpo y dejas de recordar la lenta presencia agarrado al tiempo, sufres la distancia, ya hace tiempo que ocurrió y casi nada ha cambiado, todo en ti ha cambiado, tu espacio se estrecha y apenas existes, “en tu centro, la resurrección de tu alma muerta en el reino de la realidad, es decir, de la fantasía.” El problema siempre fue el mismo, tan sólo fingiste tenerte cerca y protegido, para imaginar un nuevo mundo que “es el paisaje de tierra y el alma es el cielo crepuscular...” un nuevo cuerpo hecho de paisaje, una nueva alma hecha de cielo en el día después del fin del mundo. Pero olvidaste quien eras y ahora esperas detenido y arrugado el deseo intransferible de un cuerpo mancillado por tanta necesidad y tanta necesidad, meseta periférica de todo lo que es pensamiento, del dolor ya compartido, mutuo y recíproco de la estancia soluble de dos sombras que son la misma, siameses de la otredad, parte de ti, hueco que demanda el vacío del otro.

⁴ Textos extraídos del poema CXXII de *Diario de un poeta recién casado*, titulado “Prolongación de paisaje”



Ilustración 2⁵



Ilustración 3⁶

⁵ Washington Square, vista hacia el norte, Greenwich Village. Nueva York en la década de 1910 (Foto de Getty Images)

⁶ Broadway y la Quinta Avenida mirando al norte en Madison Square. Nueva York en la década de 1910. (Foto de Getty Images)

LA CIUDAD SIN MEMORIA

“De pronto, cayendo ya el sol sobre la dulce calle once,” me recuerdo lisérgico, incluso asustado e irreconocible para poder llorar toda mi espera, insalvable de fracaso, insaciable de deseo, “en sombra la roja casa vieja de esos señores que ahora van camino de España” Y ahora sí lo puedo decir: Eres, te reconozco por todo lo que aún persiste, en la palabra, en la metáfora continua, en el fracaso indisoluble, en la vigencia del recuerdo fugaz de tu posible presencia. “La señorita desnuda que, enfrente, escribe a máquina desde el alba, no se inmuta ni para su aguacero de metal.” Se convierte en la sugestión, la suave presencia de algo por terminar, quizás me equivoqué, simplemente no compartí todos los recuerdos que la ciudad construyó sobre mi memoria. Engaño propio y toda la proyección de mi esperanza, para siempre acabar en el mismo sitio, en el mismo lugar. Una ventana que enmarca aquel cuerpo desnudo que escribe a maquina y proyecta todo su recuerdo, imaginando otras vidas posibles que habitar.

⁷ Textos extraídos del poema CXXIII de *Diario de un poeta recién casado*.



NOCTURNO EN LA CIUDAD

Ocurrió todo aquella noche, quizás solo quiso que ocurriera todo aquella noche, no necesitó más tiempo, desde allí partió a “la celeste geometría de un astrónomo viejo”, había sentido lo mismo hacía unos meses, hacía ya tanto tiempo. Sólo supo recordar que ya había vivido la misma sensación, aun podía percibir el ruido de aquel momento, “sobre la ciudad alta-torres negras, finas, pequeñas, fin de aquello” escuchó a través de los días que se alejaban ¿Podré ser aún? Siento las horas sobre mi cuerpo, todas aquellas imágenes que elaboraron mi sombra y formaron las palabras. Escuchó su voz, la música del instante, la ciudad inventada.

¿Dónde vives? ¿Aún vives?

Y todo sólo por aquella noche. Temprano pude respirar la luz del amanecer, terminó la sensación claustrofóbica de la noche, pronto escucharé los gritos de los niños que juegan en la calle, despacio me desplazaré de un día a otro, puso en orden toda su memoria y sólo retuvo el recuerdo imborrable de la luz que le había construido.

⁸ Textos extraídos del poema CXXXI de *Diario de un poeta recién casado*, titulado “Nocturno” y dedicado a Antonio Machado.



LOS RESTOS DE LA CIUDAD

Una “tarde de primavera en la quinta avenida” regreso a soñar con un nuevo mundo, después del fin del mundo. Desquiciado sin apenas reflejo de una ciudad en la que vuelvo a buscar el significado sin comprender nada, para escribir sobre los restos de la ciudad, sobre los restos del mundo el día del fin del mundo. “Los gorriones, que no se ven en el hierro de los peldaños chillan en las escaleras de incendio”. Pero quizá todo esto no sea más que una nueva derrota de ruido y de palabra para una vez más volver a empezar o terminar ¿quién sabe?

⁹ Textos extraídos del poema CXXXVIII de *Diario de un poeta reciencajado*, titulado “Tarde de primavera en la quinta avenida”.



EPÍLOGO (A modo de despedida)

DIOS NACIÓ EN EL PECADO (Inspirado en el poema *Espacio* de JRJ)

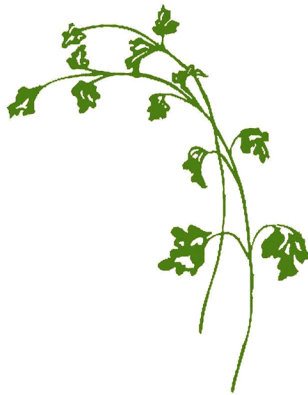
Dios nació en el pecado porque “los dioses no tuvieron más sustancia que la que tengo yo”¹⁰. Dios nació en el símbolo hecho pecado y en la serenidad de tu sombra y en la ingravidez de tu *Espacio* y en la oscuridad de mi memoria y en la raíz claustrofóbica del sueño; también nació en la desolación del corazón del mundo.

Ahora, me sumerjo, me descubro en el reflejo invertido del espejo, en la sensata presencia del tiempo concurrido, en su cotidiano intento de atraparnos. Me marcharé ligero de equipaje, a través del hueco imposible y reposaré en la vastedad de todos vosotros, para guardar la respiración, en el interior del tronco, en el sudor de mi gravedad, en la sangre de mi destino que construida de oscuridad y saliva, de vaho y arcilla, dibuja un rostro desfigurado en el tiempo. Los confidentes debajo del espejo llenan de vacíos la habitación y apenas puedo imaginar la tragedia que se acerca, cuando el horror es el reflejo diario y el recuerdo hace emanar alquitrán de la sabia del árbol, Dios llora lodo por el costado y Longinos atraviesa el alma de nuestro pasado. Cuando lo necesites sudaré tu respiración, tu sangre que es mi pecado, para desaparecer a lo largo de tu cuerpo que es el mío.

¹⁰ Primera frase del celebre poema de Juan Ramón Jiménez *Espacio*

Yacerás largo tiempo, quizás una eternidad, tan sólo una, después prescindiré de la suerte de recordar para olvidar, para dejar de ser, para solo ser eso, una sombra y nada más. Llegaste lejos desde el umbral de aquella casa que habitaste en la vereda de tu recuerdo, abandonada frente al mar, ejecutaste lo que eras sin más condición que la de estar vivo, desde allí, supiste cruzar con el recuerdo de todo lo que habías sido y algo más. Volverás a pasear en el hueco de su deseo ¿lo sientes? Abrigado con la piel de un dios desmemoriado. No te preocupes, seré tu presencia desde tu partida. Aún puedo recordarte, reconocerte. Metamorfosis continua ¿Cuántas formas te he dado? ¿Cuántas veces me has hecho vivir? Con tu gesto, con tu espera, desde que tomaste mi corazón como cobijo. Exhala mi memoria sobre un lecho de recuerdos de lo que somos, sobre la propia naturaleza del lugar, el viaje es la huida, el exilio la guarida. Tan solo me queda recoger tu ser, desde el exilio interior, remota envergadura de un nombre gastado a través de los siglos. Tú permaneces, también sueñas con desaparecer en la confusión de los días, en la obscenidad del espacio. El viaje presagia y te contagia. Ahora eres, solo eres , no has desistido. Resistirás. La apariencia del conflicto de todos tus días verifica tu presencia ¿Cómo puedes pasear tu cuerpo ingrávito? La inmaterialidad y el derrumbamiento del significado y la apariencia, el nacimiento de la causalidad, de la expiación, del sufrimiento, de lo propio como ajeno, como sombra de un ángel caído hecho de contingencia y desolación. Abriégate con la piel de mi mundo.

Ahora, apresuras tus movimientos para poder terminar y descubrir el rostro desfigurado de tu destino, quisiste escribir la historia de tu vida, del aire que inhalaste con tus ojos, la inmovilidad de tus párpados, fragmentos de tus silencios, y solo, quedas expuesto ante el autor del tiempo que te hizo ser parte de ti. Aún viven, en el hueco de la dicha por el que huiste de lo que fuiste, de lo que quisiste ser, la luz de tu sombra, resiste, vertical al tiempo, en algún lugar, inmóvil. Porque Dios nació en el pecado. Porque “los dioses no tuvieron más sustancia que la que tengo yo”...



**Université
Gustave Eiffel**

**Master mention Arts, Lettres, Civilisation
Mondes hispanophones
Écritures, Cultures, Créations**